

sance qu'ils avaient eu à subir; la ville entière de Gérare, s'associant à ces divers témoignages, répandit dans les cités voisines la connaissance de Jésus-Christ.

Etudiée au sens anagogique, la scène de Gérare n'est pas moins pleine de saisissantes leçons. Quels sont ceux dans lesquels les démons font leur entrée impétueuse et irrésistible? Ceux qui vivent dans l'état du péché; ceux dont la bestiale luxure a fait de véritables pourceaux. Le pécheur scandaleux n'est-il pas un véritable démoniaque, et ne retrouvons nous pas en lui tous les traits qui marquent les possédés de Gérare? Aucun frein ne l'arrête, aucunes chaînes ne compriment le débordement de sa luxure, ni convenance, ni honneur, ni pitié, ni conscience, ni âme, ni Dieu, ni intérêt du temps, ni perspective de l'éternité; entraves de la raison comme entraves de la foi, il brise tout; et rien, ni au ciel ni en la terre, ne le peut plus retenir. Malheur à l'innocence qui en fait la rencontre funeste! Toute vertu qui passe à sa portée il la souille et la fait périr. Il est nu, le malheureux! La grâce ne le couvre plus, les œuvres saintes sont en lambeaux, rien ne le protège plus contre les ardeurs de la Justice et l'attente du châtement. D'ailleurs son état même est un premier châtement; c'est un état de pourriture et de mort; le vice lui est un ignominieux sépulcre, les passions le rongent comme les vers du tombeau, et de toute sa personne s'échappent les miasmes de la corruption.

Heureux le pécheur s'il a, comme les possédés de Gérare, l'élan qui le porte vers Jésus! Heureux si Jésus le délivre! Sauvé de ces vices nous le retrouverons aux pieds du Sauveur: *On trouva les possédés assis aux pieds de Jésus, calmes, vêtus et complètement guéris*¹.

¹ Luc., VIII, 35.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

I. — Jésus, éconduit si injurieusement par les habitants de Gérare, revint par le lac de Génésareth dans sa ville de Capharnaüm. L'Évangéliste l'appelle « sa » ville parce que durant une grande partie de sa vie publique il la choisit pour son habituelle résidence et il y eut sa mère et ses proches. Bethléem l'avait vu naître; Nazareth avait abrité les années de sa vie cachée; Capharnaüm eut la gloire, dont elle se montra bien ingrate, de recevoir l'Homme-Dieu dans les dernières années qu'il passa sur la terre.

Quand il y arriva les foules, qu'il avait laissées pour retrouver quelque solitude au-delà du Lac, l'assiégèrent de nouveau, avides de le voir et de l'entendre, et non seulement remplirent la maison où il se retira, mais en rendirent, par leurs flots pressés, l'entrée et les alentours inabordables. Le peuple de Galilée continuait à être pour le Sauveur rempli de sympathique admiration, docile à sa parole, enthousiasmé à la vue des merveilles de sa puissance, mais, pour la première fois, nous trouvons mêlés à lui des personnages suspects, dont le regard et les allures tranchent sinistrement avec le reste de l'assistance. Ce sont des émissaires et des espions venus de Judée pour jeter dans le peuple des suspicions et des interprétations malveillantes et qui profiteront de tout pour dénigrer le Sauveur. Ce n'est encore qu'un début, mais il n'est, dans la demeure où va s'opérer la miraculeuse guérison d'un paralytique, déjà que trop significatif.

Nous ne devons pas confondre cette guérison avec

celle du paralytique que nous raconte saint Jean et dont saint Matthieu ne parle pas. N'oublions jamais que les évangélistes ne se contredisent pas mais se complètent. Tant pour les détails des faits que pour ces faits eux-mêmes, ce que taisent ou abrègent les uns, les autres le donnent en entier et avec développements. Ces deux guérisons diffèrent totalement, quant au temps, au jour, au lieu, aux circonstances, au milieu, où elles sont opérées. Et ce qui particularise plus encore le miracle raconté maintenant par saint Matthieu, c'est que Jésus-Christ s'y déclare solennellement le Dieu qui remet les péchés, et par là se montre égal et consubstantiel à son Père. Une autre particularité saisissante est l'acte de foi et de confiance accompli par le malade et ceux qui l'amènent à Jésus, et que rapportent saint Marc et saint Luc.

Jésus était assis et enseignait. Des Pharisiens et des Scribes avaient pris place près de lui : ils venaient de Jérusalem et de toutes les bourgades de la Galilée.

Soudain arrivent quatre hommes portant un paralytique couché sur un grabat. Après avoir cherché à entrer pour le déposer devant Jésus et n'ayant pu y réussir à cause de la foule, ils montent sur le toit, y font une trouée, et par là descendent le malade et le déposent aux pieds du Sauveur ¹.

II. — Cet acte, si nouveau et qui témoignait d'une foi aussi robuste dans son fond qu'ingénieuse dans ses inventions et ses ressources, tenait l'assemblée entière en suspens : une parole du Maître l'étonna plus encore : *Mon fils, aie confiance ! tes péchés te sont remis* ².

¹ Matt., IX, 1 et seq. Luc., VIII, 40. Marc., II, 1 et seq.

² Matt., IX, 2. Marc., II, 5.

C'était la première fois que le Sauveur affirmait ainsi sa divinité. Elle avait, déjà, éclaté de bien des manières ; la nature humaine était transfigurée à sa parole, les éléments les plus déchainés obéissaient à sa voix, les démons faisaient jaillir de leurs convulsions hideuses les aveux les plus explicites. Maintenant, c'est le suprême attribut de Dieu que Jésus-Christ revendique. Dieu seul en effet peut pardonner et punir, remettre nos dettes ou en exiger le paiement ; Lui seul a entre ses mains souveraines les clefs de la vie comme celles de la mort. Dire au paralytique : *Tes péchés te sont remis*, le dire non pas avec un pouvoir délégué, mais directement et comme en possédant la pleine puissance, c'était là s'affirmer Dieu solennellement.

L'effet de telles paroles sur l'assistance fut très divers. La foule les reçut avec un étonnement respectueux ; le paralytique avec une humble soumission et sans exhaler la plainte d'une attente déçue, ni mépriser le bienfait de l'âme alors qu'il ne réclamait que la guérison du corps. Il se tut et attendit. Mais il en alla tout autrement avec les Pharisiens et les Scribes. Sans oser accuser tout haut, ils formulaient dans leur âme les plus haineuses récriminations : *Que veut dire cet homme ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu* ¹ ?

C'est là que Jésus les attend, et leurs pensées injurieuses, que sa toute science a pénétrées vont lui servir de point de départ à la plus solennelle affirmation de sa divinité ².

D'abord il ne nie pas, il accepte au contraire comme

¹ Matt., IX, 3. Marc., II, 6-7.

² Matt., IX, 4. Marc., II, 8.

très juste et très vraie, la parole de ses ennemis : *Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu ?* S'il n'était pas Dieu, il eût rectifié à l'instant ce qu'il venait de dire au paralytique, il l'eût expliqué : « Non, je ne suis pas Dieu ; à Dieu ne plaise que j'usurpe une telle puissance et que de moi-même je remette les péchés ! » Jésus-Christ a-t-il dit cela ? C'est le contraire qu'il affirme. *Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés*¹.

Les Juifs et les incrédules de tous les temps en veulent-ils la preuve ? Veulent-ils voir comment en Jésus-Christ ils doivent confesser un Dieu dans la plénitude des pouvoirs divins ? Si Jésus-Christ affirme qu'il est Dieu et qu'il le prouve, quelle ressource restera à leurs doutes et à leurs négations ? Or Jésus-Christ affirme et Jésus-Christ prouve ; il prouve en faisant des œuvres qu'un Dieu seul peut opérer et en les faisant pour prouver sa divinité : *Lequel est plus facile de dire à un paralytique : « Tes péchés sont remis », ou de lui dire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » ? Eh bien pour que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te l'ordonne (dit-il au paralytique), lève-toi, prends ton grabat, et retourne en ta maison. Aussitôt le malade se leva, prit le grabat où il était couché, et, traversant la foule, retourna dans sa demeure glorifiant Dieu*².

La preuve était d'autant plus péremptoire que le miracle était plus éclatant. C'en était un, tout d'abord, de pénétrer les pensées secrètes des Pharisiens et des

¹ Marc., II, 10. Matt., IX, 6.

² Marc., II, 9. Luc., VIII, 23. Matt., IX, 4.

Scribes. *Pourquoi*, leur avait dit Jésus, *pensez-vous mal dans vos cœurs*¹ ? Au moment où ils disaient en eux-mêmes : *cet homme blasphème*² ! Jésus avait pénétré dans l'impénétrable sanctuaire de leur pensée. Or Dieu seul connaît les secrets de nos cœurs ; nul être au monde, ni ange, ni démon, ni homme, ne force l'impénétrable asile de notre âme ; et ainsi que le répète si souvent l'Écriture : « Dieu est le seul qui scrute nos reins et nos cœurs ». « Vous seul, ô Dieu, connaissez les secrets de nos âmes ». « L'homme voit le dehors, mais Dieu seul pénètre jusqu'au cœur ». Dès avant le miracle de la guérison de l'infirmes, Jésus-Christ se montrait Dieu. Et dans le miracle même comme il est Dieu encore ! Il n'a pas besoin d'un secours étranger, il ne s'adresse pas comme les thaumaturges au Dieu Tout puissant : il a en lui-même la puissance divine, et de cette même puissance qui remet les péchés, il rend subitement le plein usage de ses membres au Paralytique : la seconde œuvre en confirmation de la première. Et le miracle ne s'arrête pas à la guérison, il redonne du même coup le complet retour des forces et la souplesse des mouvements, et l'on voit cet infirme, qu'on amenait tout à l'heure couché et inerte sur un grabat, se lever, marcher, saisir ce grabat et, sans effort, le porter jusqu'à sa demeure. *Aussitôt le malade se leva, prit le grabat où il était couché, et sous les yeux de tous, s'en alla, glorifiant Dieu, dans sa demeure*³. Créateur de l'âme et du corps, le Fils de Dieu réparait les ruines de l'un et de l'autre, et dans cette magnifique restauration apparaissant un seul et même Dieu.

¹ Matt., IX, 4. Marc., II, 8. Luc., VIII, 22.

² Luc., VIII, 21. Marc., II, 8. Matt., IX, 4.

³ Luc., VIII, 25. Marc., II, 12. Matt., IX, 7.

III. — Quel fut l'effet produit par ce grand miracle ? Effet divers, selon la disposition de chacun. Le paralytique guéri selon le corps, purifié selon l'âme, se montre digne du double bienfait reçu. *Il se lève glorifiant Dieu*¹. Rentré dans sa famille il y devient un ardent prédicateur des grâces divines dont Jésus-Christ est la source. La foule nous apparaît ce qu'elle est d'ordinaire, loyale et bien disposée, mais lente à concevoir et courte de vues. Elle n'a pas saisi dans toute sa force la preuve de divinité que le Sauveur vient de donner. Elle voit en lui un homme dépositaire de la puissance divine, mais ne s'élève pas plus haut : *Ils glorifièrent Dieu qui a fait part aux hommes de tels pouvoirs*². Confession bien imparfaite, mais qui eût pu, s'ils avaient correspondu à la grâce, les mener peu à peu à la pleine connaissance du Fils de Dieu, visible dans la chair de l'homme. C'était déjà beaucoup de voir en lui un envoyé de Dieu ; s'ils l'eussent voulu, de nouvelles lumières les eussent éclairés sur les dernières sublimités du mystère.

Quant aux Scribes et aux Pharisiens, l'éclat du miracle les avait confondus, mais leurs dispositions funestes continuèrent à les aveugler. Ils se turent et se retirèrent. Jésus, « doux et humble de cœur », les laissa sans les accabler sous de trop justes reproches, nous donnant ainsi l'exemple de la modération et du calme que nous devons opposer aux contradictions et aux insultes les plus iniques de nos ennemis.

¹ Luc., VIII, 25.

² Matt., IX, 8.

VOCATION DE SAINT MATTHIEU

I. — Après le miracle qui venait de confondre ses ennemis et d'exciter l'enthousiasme du peuple, Jésus s'efface. Un double sentiment l'anime : l'humilité qui lui fait fuir les acclamations et les triomphes ; la douceur qui lui fait ménager des adversaires irrités.

Mais il se retire aussi pour opérer une œuvre plus grande et plus importante même qu'un miracle : pour appeler à lui un nouvel apôtre. *Jésus sortit et s'en alla sur le bord du Lac, enseignant le peuple qui venait d'accourir à Lui. Au retour il vit, assis à son bureau de péage, un publicain nommé Matthieu ou Levi, fils d'Alphée. Il lui dit : « Suis-moi »*¹. Quand nous considérons ce que devait être l'Eglise, comment elle allait conquérir le monde, traverser les siècles, renverser une Société pour en reconstruire une autre, dominer les intelligences, subjuguier les cœurs, confondre dans ses rangs toutes les illustrations, tous les génies, toutes les puissances : nous demeurons confondus en voyant quels chefs Jésus-Christ donne à cet empire, quelles colonnes il place pour soutenir un si immense édifice. Déjà notre étonnement était grand quand nous le vîmes aller prendre dans leur pauvre barque et au milieu de leurs filets rompus quelques obscurs pêcheurs ; que dire ici, quand ce n'est plus la pauvreté extrême mais honnête, le travail rude et obscur mais honorable, qui fait l'objet du choix divin, mais la plus deshonorée des professions le plus décrié des milieux. On s'imaginerait difficilement combien basse et odieuse était, dans le monde

¹ Matt., IX, 9. Marc., II, 13. Luc., V, 27.